

P. SAUVAIRE, MARQUIS DE BARTHÉLEMY

Mon vieil Annam

◉ Ses Bêtes ◉

CONTES ET RÉCITS DE CHASSE



LIBRAIRIE G. LAFONT
17, RUE JACOB (VI^e)
PARIS

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES
ANCIENNE MAISON CHALLAMEL FONDÉE EN 1839
17, RUE JACOB (VI^e)
1930

003 15

considérer l'insuccès comme une condamnation du savoir-faire. Les sots, seuls, pensent ainsi.

« Si vous n'aviez pas eu l'idée de vous reposer en attendant les camarades, si vous n'aviez pas adopté cet arbre, vous n'auriez pas reçu de mouches à miel sur le nez. Vous n'auriez pas tué d'ours aujourd'hui et, au lieu de la grosse pièce du jour, vous auriez offert une bonne bredouille. Vous auriez cru, plutôt, en relevant des traces fraîches, votre chance aux buffles. Ainsi va la vie. Nous ne savons pas ce qui nous attend au prochain détour du chemin. Mais la qualité professionnelle nous rend attentifs. Nous saisissons, plus vite que d'autres, la valeur de notre chance, nous l'exploitons mieux. C'est là le seul service que nous rend l'éducation. Entre des mains maladroites, la chance est gâchée. Entre des mains expertes, elle mène loin. Lorsque l'heure de la chance n'a pas sonné, il n'y a rien à faire pour la provoquer, au contraire!

« Au grand port futur, donc?

— Ainsi soit-il, Amiral, et..... merci! »

Le rhinocéros en Indo-Chine.

On a beaucoup épilogué sur la question du rhinocéros, en Indo-Chine.

Je n'en ai point tué, bien que j'aie couru une chance exceptionnelle d'en porter un, de la petite race, à mon tableau.

Mon récit ne sera donc fait que de quelques ouï-dire, et de recherches infructueuses dans la montagne à la suite d'un grand unicorne.

A mon avis, il existe deux races de rhinos en Indo-Chine. Le petit « Sumatrensis », à double corne, de la taille d'un grand cheval du pays (1^m,25 à 1^m,40), une réduction du rhinocéros africain à des proportions presque infimes.

Animal rare, plus rare que le grand unicorne, vivant dans des endroits très rocheux, très fourrés, très solitaires, en pleine montagne, recherchant les touffes de bananiers sauvages, les bambous, les fougères arborescentes, flore spéciale entourant les parties boueuses et fétides, en défendant l'humidité contre les rayons du soleil; on ne pénètre dans son repaire qu'au coupe-coupe et au prix de gros efforts.

Le « Sumatrensis » a été pris, souvent, pour un gros tapir, animal dont les légendes cynégétiques prétendent l'existence en Indo-Chine. Fait que, même par traces, je n'ai pu contrôler. La petite taille de ce rhino a pu tromper, de loin, les observateurs.

Il fréquente plus près de la côte que son congénère, préfère des montagnes plus sèches, plus fourrées, plus près aussi des eaux vives. Il porte deux cornes, assez courtes, presque entièrement perdues dans les plis de la peau du nez.

Le grand rhinocéros, lui, se tient un peu partout dans la région montagneuse. Il s'aventure parfois au pied; proche de la taille de son frère d'Afrique, il ne porte qu'une corne longue et aiguë. On le dit de mœurs farouches, dangereux à approcher, chargeant, en brute, dès qu'une odeur suspecte lui vient aux narines, ou qu'il perçoit un bruit inaccoutumé.

Il vit seul ou à deux, jamais de compagnie. On doit le chercher dans les parties retirées de la montagne, à une certaine altitude, dans des coins d'une sauvagerie impressionnante.

Pour une bonne carabine qui ne se laisse pas effrayer, l'animal peut être facilement porté bas. La ligne des yeux doit être recherchée comme but mortel. Le mieux est de laisser venir la charge, qui s'évite facilement, et de tirer à la tempe au-dessous et en avant de l'oreille, ou derrière celle-ci. Le coup est foudroyant.

Les rhinocéros sont gibier très recherché en Indo-Chine. En effet, la corne du rhinocéros, est d'un très gros trafic en Chine, c'est l'objet de luxe par excellence,

en la maison du mandarin ou du gros trafiquant.

Grattée avec un canif, prise en poudre, en guise de médication, la légende chinoise affirme, dans ses livres de médecine, qu'elle donne, aux vieillards, une jeunesse factice; elle permet, à de gros lourdauds perdus de bonne chère, chaponnés de graisse, d'apparaître, à certain moments, dignes de s'aligner avec les coqs les plus « recordmen ».

Où donc va se cacher la déesse Vénus? Enfermée dans une corne de rhinocéros! Voici qui fut oublié dans les métamorphoses d'Ovide!

La reine de beauté dissimulée, diffusée, dans la prison de la laideur. Sur le nez de cette sombre brute!

Vengeance de Vulcain? Il y aurait tout une légende croustillante à composer sur le sujet!

Mais, le contre-coup de cette affaire, c'est que le guide de chasse indigène n'aime pas mener le chasseur, amateur, vers la bauge de ces pachydermes.

Il y a des risques, et, puis, les Laotiens chasseurs paient cher le renseignement, tirant gros de la victime.

Nos chasseurs n'ont pas les mêmes générosités, ne comprenant pas la valeur du coup de carabine, ne saisissant pas que le guide est intermédiaire de la vente supposée faite au prix courant. Qui ne sait faire commerce, souvent, ne réussit pas dans des chasses dont certains autres hommes vivent en trafiquant. Je me suis toujours demandé si c'est parce que je ne sus pas, suffisamment, intéresser mes guides, que je ne réussis pas les deux chasses au rhinocéros qu'il me fut donné de tenter.

Pour la première, je n'avais pas assez fait tambouriner que je récompenserais les villages, par une fête, au jour de la mort de leur voisin.

Pour la seconde, je n'avais pas promis une somme assez forte pour rémunérer le village de la pièce rare et de valeur qui fréquentait près de lui.

La première leçon, non pas en date, mais en ordre de récit, fut, on le verra, cruelle, et ce jour-là je : « Jurai, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus ».

Comment je perdis l'occasion de tuer un petit rhinocéros de Sumatra.

Ceci se passait en 1904, l'une des trois premières années de notre installation à Camranh.

La légende disait qu'un rhinocéros hantait les abords de lac Mercier, à 1 kilomètre derrière nos établissements, dans les limites de la concession.

Nous avions donc un rhinocéros sur nos terres, dans nos réserves !

On en parlait avec quelque fierté ; mais, personne ne l'avait jamais vu.

De temps en temps, cependant, des parties, voire même de gentilles Saïgonnaises, en rupture de ville, traversaient, à cheval, la dune désertique qui nous séparait de ce lac bizarre, d'une centaine d'hectares de superficie, de profondeur insondée, dont les eaux claires reflétaient la haute montagne rocheuse qui sépare Tam-Xuong de Camranh. C'était, en effet, un fort joli lieu d'excursion.

Passer de l'autre côté du lac, était gymnastique si

fatigante que nul encore ne l'avait tenté, la vue, d'ailleurs étant plus belle pour l'observateur placé du côté des dunes.

Cependant, un jour, ayant à faire des investigations de ce côté, et désireux d'avoir fait le tour de cette vasque magnifique, je résolus de visiter, dans tous ses détails, le vaste réservoir naturel qui, par des sources souterraines, fournit toute l'eau à la concession.

Je m'aventurai donc sur les à-pics dominant le lac, me livrant à une acrobatie peu facile et peu agréable pour mon genre de tempérament.

Il faisait ce jour-là, une chaleur torride.

N'aurait été l'impossibilité d'en sortir par le côté que j'occupais, je me serais jeté dans le lac pour tout visiter à la nage. Mais, il m'aurait fallu plus d'une heure pour traverser.

Et puis, voyant que j'inclinai vers semblable parti, le boy qui m'accompagnait se mit à dire d'une voix pitoyable :

« Y en a dragon, dans l'eau, monsieur tomber, monsieur mangé, finit tout! »

Je parus me ranger à l'avis du trembleur. Bien qu'aucun crocodile ne révélât sa présence, et que, seules, des traces d'iguanes fussent visibles du côté des sables.

Je continuai donc à monter pour éviter les parties trop abruptes, lorsque je me heurtai à un rocher qui était abordable de mon côté, mais, s'arrêtait, brusquement, en muraille d'environ 8 mètres de haut au-dessus d'une petite gorge descendant les eaux de la mon-

tagne au lac par une sorte de cascatelle, à cette époque, complètement à sec.

Arrivé au bord de l'à-pic, j'en inspectais la base dominant une sorte de bois de bananiers sauvages et de lentisques épineux, lorsque je vis quelque chose ressemblant à un rocher qui se mouvait au milieu de cette végétation.

A plat ventre sur le roc, je me mis à observer. Je ne tardais pas à m'apercevoir que je me trouvais dominer d'une façon tout à fait extraordinaire et commode, le lieu du bain et du repos du rhinocéros légendaire, devenu, pour moi, historique. Si j'en avais pu douter, j'en eusse été convaincu par l'interruption du boy : « Tia! Con-Tai », « Père, un rhinocéros. » Le lendemain, je revins à la même heure avec une carabine.

Je me préparais à assassiner lâchement la pauvre bête, dans un abominable guet-apens, lorsqu'un remords traversa ma conscience.

Quel profit sportif allais-je remporter de pareille victoire? Mieux valait faire, grâce à sa présence là, une bonne plaisanterie.

De retour à la concession, je télégraphierais à des amis qui devaient venir dans quelques jours. Je leur proposerais, entre le thé et le diner, la chasse au rhinocéros; ils me prendraient pour un fou, d'abord, un des plus habiles traqueurs de la brousse, ensuite. Je retirai donc la balle prête à jaillir de mon arme. On attendrait. « Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras! »

Souvent, les choses apprises dans l'enfance devraient nous revenir en mémoire pour diriger nos pas dans la vie. Mais, on nous a trop seriné le bon La Fontaine pour que nous ayons appris à le prendre au sérieux ! L'avenir, cependant, donne souvent raison à ses morales. J'envoyai sans retard le télégramme aux amis.

Puis, de temps en temps, j'allais, en pèlerinage, au rocher, et constatais régulièrement, et à heure fixe, la présence de la bête, tranquille. Ne se sachant point repérée, elle se roulait avec volupté dans la fange, s'essuyait aux feuilles, mangeait des bananiers tout entiers, des fruits sauvages, et quelques racines. Je pus observer, tranquille, ses allées et venues : c'était un petit bicorné solitaire, qui ne pouvait ni me sentir, ni me soupçonner sur mon perchoir, et qui donnait libre cours à ses ébats, rappelant une saison de Dax.

C'était peu de temps avant l'arrivée, annoncée enfin, des amis chasseurs ; ce jour-là, je voulais assurer le coup par une dernière visite.

J'avais trois heures devant moi, je m'armai d'un simple appareil de photographie.

Chemin faisant, il me sembla qu'on avait piétiné la trace que j'avais faite à force de passer. Des indigènes étaient venus visiter ces solitudes redoutées et défendues par les superstitions ! Je courus au rocher. Rien. Un murmure, cependant, s'élevait d'un bouquet d'arbres au-dessous de moi. Une fumée montait !

Il y avait là, tout un campement. On voyait de grands corps d'hommes étendus autour d'un feu. Mon

diagnostic ne fut pas long : une bande de chasseurs laotiens dépeçait mon rhinocéros après l'avoir tué !

Je descendis, au risque de me rompre le cou, suivant la voie tracée par les montagnards.

Je commençai à leur dire les choses les plus désagréables en français, puis, en mauvais annamite, enfin pus interjeter quelques gros mots, seuls restes d'un piètre vocabulaire appris autrefois lors de mes explorations le long du Mékhong.

Le monde des chasseurs est calme et résolu. On m'écouta en souriant derrière une pipe de cuivre à tête en terre, on se regarda. On me montra le cadavre dépecé du rhino. On hocha la tête comme des gens qui ne comprennent pas : « Bôo-Tiak ». Les Laotiens aiment ce mot. Il évite tout effort. Je dus couper court à cet entretien sans issue, et fis signe de me suivre.

Les hommes roulèrent la peau docilement, ramènèrent la viande, me montrèrent, triomphants, la corne. Ils étaient très contents de leur journée !

Arrivés à la concession, je pus me procurer un interprète, un de nos boys qui parlait, vaguement, le laotien. J'appris alors, que mes allées et venues avaient attiré l'attention d'un homme de Tam-Xuong qui en avait repéré la cause. Celui-ci avait guidé les Laotiens, et en avait reçu salaire. Ils avaient tiré avec un gros lingot de fer, empoisonné pour le cas de maladresse, mis dans un fusil de munition du temps de Charles X.

L'animal, atteint à la tempe, avait été foudroyé. La corne avait été vendue, d'avance, au Chinois. Nous nous efforçâmes de faire comprendre à ces hommes de la

forêt ce qu'était le régime de la propriété, les droits à réserve de chasse, la violation qu'ils avaient commise, les foudres suspendues sur leur tête.

Ils souriaient en répétant :

« On l'a tué, raide mort ! »

— Mais, malheureux, vous avez fait cela sur mes terres.

Je l'avais défendu, l'animal m'appartenait ! » Un vieux de la bande m'arrêta d'un mot :

« Qui a fait cet animal ? Toi ? ou les génies ? »

« Qui a fait cette terre ? Toi ? ou les génies ? Nous avons tué, c'est vrai. Mais nous avons apaisé les génies en leur offrant leur part. Alors que veux-tu ? plus que les génies ? es-tu plus qu'eux ! autant que les génies ? es-tu autant qu'eux ! »

Je réfléchis que je n'avais pas autant de droits que je croyais en face de la nature immense et que le droit civil, les lois, les procès, tout cela était fort loin d'un rhinocéros et de cinq Laotiens chasseurs, hommes primitifs de la forêt. Jamais nous ne pourrions nous comprendre, et ces gens n'avaient rien de commun avec le braconnier conscient qui sait aller prendre son gibier là où il ne doit pas aller le chercher. Je cédaï.

La corne, je n'y avais plus de droits, elle avait été achetée par un Chinois, et puis, à cette époque, je n'en avais guère l'usage. Elle ferait le bonheur de quelque gros Chinois de Cholon !

Il ne restait donc que la peau. J'en obtins un morceau pour paraître ne point faiblir aux principes de la propriété. Il me fut donné de bonne grâce. Mais, comme nos boys apprirent qu'on en faisait de terribles cra-

vaches, il disparut le lendemain. Ainsi s'anéantit le gibier sur lequel j'avais fondé l'espoir de gloire cynégétique que je rêvais, le soir, sous ma véranda.

Saint Hubert ne voulut pas, sans doute, qu'on bernât le public d'une galéjade, même vraie. Les amis, empêchés, ne virent pas : j'en remerciai le ciel.

Ainsi, perdis-je ma seule chance de pouvoir dire fièrement : « J'ai tué un rhinocéros. »

Camranh, 1904.

Recherche d'un Grand Rhinocéros unicorne dans les montagnes de Xieng-Khouang.

Ceci se passait, il y a longtemps, dans ma prime jeunesse indo-chinoise, lorsqu'avant d'être colon j'explorais la montagne, en 1896.

Tandis que mon compagnon et ami, le baron Jean de Neufville, prenait des photographies et faisait de l'ethnographie chez les Méos, j'avais interviewé quelques chasseurs par l'intermédiaire d'un interprète.

L'un d'eux s'était fait fort de me conduire à la chasse et de me faire tuer quelques spécimens de la faune des hautes altitudes.

J'en avais besoin pour mes collections du Muséum et pour mon instruction de chasseur et de naturaliste amateur.

Le lieu où nous nous trouvions?

Figurez-vous une agglomération de cases sur un emplacement nu de la montagne sauvage, sorte de petit plateau surplombant des abîmes couverts de hautes forêts. Tout autour, des plantations faites en rays, du pavot. On eût cru être entouré de champs de vastes

coquelicots à gros grains. Au-dessus, la forêt vierge. Comme dans tous ces villages montagnards, les installations de Méos sont précaires, faites seulement, pour quelques saisons. Car il faut émigrer périodiquement des terres qu'on n'amende pas.

Les maisons sont faites de planches mal jointes, aux interstices bourrés de torchis grossier, les toitures faites de feuilles de fougères sauvages ou de paille de riz, et, le foyer défendu par quelques chiens hirsutes.

Les hommes portent le costume des Chinois du peuple avec un haut turban sur la tête.

Les femmes, une courte jupe et un justaucorps fermé au cou, une ceinture, et le turban comme les hommes.

Ces gens sont fiers, familiers, peu craintifs, et doivent être, le cas échéant, de beaux guerriers.

Ils ont la musculature forte du montagnard et le pas souple des marcheurs entraînés.

Leurs yeux sont bridés, leur facies, celui de la race jaune avec le teint fortement hâlé.

Mon guide avait ajouté au costume de sa race un grand coutelas de la forme des sabres mois, et, portait, à la main, un long fusil à mèche de tout petit calibre sans crosse, avec un talon s'appliquant sous l'œil, tels qu'en fabriquaient les Chinois avant l'introduction, chez nous, de l'arquebuse.

Les Méos font leur poudre eux-mêmes et envoient de la grenaille ou un lingot plus ou moins long suivant la bête qu'ils veulent tirer. Cet homme affirmait que sa montagne était riche en gibier, et qu'il connaissait pas loin, un ours et un rhinocéros. Abandonnant, ce

jour-là, gibbons et faisans de Rheinart, dont j'avais pu conquérir, déjà, les dépouilles, je décidai un essai contre ces animaux.

Et, nous gagnâmes, par les sentiers battus des cultivateurs d'opium, la forêt vierge.

Ces pistes s'écartèrent bientôt, se confondirent dans les sous-bois, et, nous n'eûmes plus pour circuler que des passages servant plutôt aux animaux qu'aux hommes.

Sous les voûtes séculaires de ces immenses frondaisons, entre ces arbres gros comme autant de colonnes, on se sentait petit et faible en face de la nature triomphante.

Le soleil ne pénétrait qu'avec peine sous cette toiture naturelle, donnant une lumière d'un gris jaunâtre, et les humidités aux relents de putrides chaleurs saisissaient l'estomac et l'odorat à la fois.

Aucun chant d'oiseau, aucun cri d'animal, aucune manifestation de vie dans ces branchages entrecroisés. Des fougères arborescentes, des sous-bois aux feuilles caoutchoutées, frôlaient nos chaussures ou gênaient notre marche en fouettant nos figures de leurs feuilles longues et dentelées, nous marchions sans bruit sur un tapis de pourriture végétale, refuge de serpents et de vers.

On respirait avec peine, on inhalait la fièvre des bois!

Une nuit sous ces voûtes mortelles, la maladie certaine, l'hallucination, la fièvre, la fin!

Cependant, ours et rhinocéros avaient traversé ce désert d'ombre, leurs traces étaient marquées sur la

terre végétale, un terreau à faire frémir d'aise nos jardiniers!

Ils avaient traversé sans s'arrêter, allant, comme nous, vers les parties habitables, les clairières, sur les bords desquelles se tient le gibier d'eau et la végétation comestible.

Un peu de jour, un rayon vif comme l'aperçu de la lumière au fond d'une grotte décelait l'une de ces clairières.

Mon compagnon s'accroupit et me fit un signe d'en faire autant.

Il cueillit en ces lieux déjà moins deshérités une feuille de cordamone dont la souplesse permet d'imiter le cri du jeune faon appelant sa mère.

La biche vint, au galop, comme une folle; mais, je refusai de la tirer, voulant me faire conduire à plus intéressant, et connaissant la tendance indigène :

« Faire tuer le plus facile dans l'espoir d'une récompense obtenue sans peine. »

L'homme comprit ma dénégation; me montrant le soleil, il fit signe qu'il était tôt pour rencontrer le rhinocéros baugé ou l'ours en quête de sa proie.

Il me fit procéder à une inspection, en règle, des parties proches de la clairière où donnaient des ravins propres à attirer les bêtes à souilles.

Ce devait être quelqu'ancien lac ou cratère comblé, par l'effort des siècles, la descente des eaux apportant, à chaque pluie, des limons nouveaux délavés des pentes, humus provenant de quatre sommets faisant le tour de ce lieu non boisé.

Il s'était formé, ainsi, une immense cuvette marécageuse; au centre, les hautes herbes avaient été récemment brûlées, en sorte que le marais avait pris l'aspect d'un « lawn » bien vert.

La première ligne des arbres, refoulée de la forêt épaisse, l'excès de la végétation des voisins, avait incliné ses énormes ramures vers le centre et les lianes couraient d'arbre en arbre comme des serpentins un jour de fête. Ainsi, l'ombrage des bords était-il opaque, laissant séjourner et croupir des mares d'eaux chaudes, affleurant çà et là, autour desquelles s'élançait un sous-bois épais de végétations diverses et éclatantes de verdure. Le terrain de ces lieux était élastique, terre flottante sur une couche d'eau, et, l'on avait, sans cesse, l'appréhension de sentir la croûte s'effondrer sous les pieds, ou de rencontrer quelque « loron ¹ ».

Le rhinocéros était venu, plusieurs fois, se baigner dans des endroits sûrs, de lui connus, il avait été pâturer dans les hautes herbes restées autour des mari-gots ombragés.

L'ours, d'ailleurs, lui aussi, était descendu pour boire, et les traces étaient de la veille. Nous restâmes embusqués, à flanc de coteau, près de la mare la plus fréquentée, espérant voir arriver l'un ou l'autre des animaux.

L'ombre, peu à peu, s'étendait sur ces lieux désolés à force d'être trop riches en fertilisants.

1. Loron. Dans les marais des Craux, analogues à ceux décrits, existent des parties non apparentes où la croûte a été brisée et pelliculairement reformée. On se trouve enfoncé, d'un coup, dans l'eau du marais, et, souvent est-il difficile de sortir de cette fâcheuse position.

Nous attendions, l'espoir au cœur; ému malgré moi par la désolation malsaine du lieu, je serrais ma carabine.

Cette prairie suait la mort; les longues frondaisons des arbres penchés semblaient autant de femmes échelées pleurant sur une tombe.

Le Jekko¹ faisait entendre sa note gutturale et sépulcrale comme une plainte de damné. Silencieuse, une énorme chauve-souris (renard volant des Anglais), levée avant la nuit, traversait d'un vol effaré.

On sentait grouiller, autour de cela, tout ce qui rampe et se love en les humidités fétides.

Les amateurs de ces bruits lugubres, de ces eaux malsaines, n'arrivaient pas.

Des centaines de milliers de petites mouches noires s'acharnaient autour de nos yeux tandis que les moustiques commençaient à s'éveiller en susurrant.

Stoïques, nous ne faisons pas un mouvement.

Le cri perçant d'un paon qui se couchait nous fit tressaillir. Serait-ce le passage de l'un des animaux qui l'avait fait lever? A 200 mètres, un gros sanglier me donna une émotion. Il traversait lentement et prudemment pour aller se rouler dans l'épais sous-bois où gitait sa souille.

Une bande de gibbons hyllobates passait au travers

1. Sorte de lézard à tête ronde et plate, gris perle avec des taches rouges, ayant aux pieds des doigts pneumatiques en stries. Lorsqu'il se tient plaqué sur les branches, souvent, le dos vers la terre, il fait entendre, invisible, un lugubre: Jek. Jek. Jekkôôô. Kôôôôô. Kôôôôô. Subit et inattendu, ce cri est fort désagréable et impressionne beaucoup les débutants qui croient à quelqu'énorme bête.

des feuillages les secouant à grand bruit. Elle se rendait au sommet d'un des pics pour y entonner sa prière du soir.

Toute cette vie lénifiait en nous l'horreur de l'ensemble. Et, jusqu'à la nuit close, nous attendîmes.

Rien n'était venu, ni le grand ours de la montagne que l'on dit féroce, ni le grand unicorne qui charge l'homme dès qu'il l'aperçoit.

Mais, durant deux jours, je payai cette expédition de la fièvre; il me fallut garder la diète et me désintoxiquer à la quinine et au lait concentré.

Si nous n'avions été pressés par le temps, nous aurions réussi à voir, tout au moins, l'un des animaux. J'appris, plus tard, par notre chasseur que je rencontrai à deux jours de là, en expédition pour son compte, que les Méos d'un village voisin avaient tué, le surlendemain, à l'endroit même où nous étions embusqués, le rhinocéros que nous avions si vainement attendu.

Je ne regrettai qu'à moitié cette déconvenue; si j'étais venu là trois jours de suite, j'aurais pris la malaria sans aucun doute.

Et voici comment j'ai cherché vainement à rencontrer cet animal d'un autre âge, à tenter ce coup de carabine, rare en Indo-Chine, et comment je n'ai pu inscrire, sur mes tablettes de chasse, la date de la mort d'un rhinocéros.